

2^{ème} Prix catégorie individuelle

Nouvelle écrite par Andréa LOUVEL du collège Les Gondoliers de La Roche sur Yon

Comme tous les matins, je m'étais levé très tôt. Papa n'était pas rentré de la nuit et maman s'inquiétait... Je pris le chemin de l'école et ce que je vis ce jour-là me marqua à tout jamais... Au coin de la rue, la vision s'offrant à moi était incroyable ; des engins mécanisés gigantesques défilaient, animés par le bruit insoutenable de leur moteur et par le choc incessant des cailloux sur la carrosserie, parfois écrasés par des roues énormes, lesquelles permettaient aux immenses machines d'avancer fièrement. Ces camions étaient suivis de près par des side-cars vrombissant joyeusement, conduits par des soldats en uniformes verts-de-gris, à la moustache et cheveux clairs. Malgré leur port du casque, on pouvait entrevoir leurs petits yeux bleus briller. Une troupe d'hommes claquaient leurs bottes au sol au pas, leur arme à la main, fermant la marche. Tout ce petit monde se dirigeait vers la Place Napoléon, et quatre hommes à l'accent allemand très prononcé hurlaient à pleins poumons et continuellement la même phrase ; tous les habitants de la ville devaient suivre le cortège vers la grande place, et aucune absence ne serait tolérée. La foule s'accumulait petit à petit autour d'eux, les curieux pointaient le bout de leur nez et on discutait vivement dans les rues. Je reconnus Papa qui faisait de même. En me frayant un chemin à travers ces gens, j'atteignis bientôt mon père et attrapai sa main. Surpris, il se tourna vers ma petite frimousse brune aux yeux foncés et m'adressa une moue d'ennui. Cela semblait être un signe qu'il pressentait que le cauchemar allait commencer. Il serra ma main minuscule dans la paume de la sienne, immense et douce, puis nous nous dirigeâmes vers le centre-ville. Arrivés sur place, un homme s'éleva sur une estrade et débuta un discours. Derrière lui, deux autres hissaient le drapeau allemand sur une tour de l'église. Notre calvaire allait débiter.

Trois mois plus tard, la France n'était plus, faisant place à l'« État français ». La liberté avait cédé à la peur. Une partie de la population croupissait ainsi dans leur logement aux fenêtres teintées de peinture, camouflage établi pour ne pas donner d'indication aux avions anglais. Les Allemands patrouillaient, surveillant les herses qui bloquaient le cœur de la ville, ré-agençant les barbelés censés dissuader les courageux de braver l'autorité de ces grands blonds en uniforme. Je continuai à aller à l'école, mais chaque jour je pensais aux restrictions terribles que nous subissions. Outre la tristesse qui nous dominait, la terreur était à son comble lorsqu'au soir retentissait furieusement la sirène sonnante l'heure du couvre-feu. À ce moment-là, je fondais en larmes et me blottissais sauvagement dans les bras de ma mère, enfouissant ma tête dans le creux de son cou. Tous les soirs ce son grave et cavernieux résonnait dans les rues désertes et brumeuses presque obscures d'une vraie ville fantôme.

Conseil général des Jeunes Mandat 2012-2014 / Concours « Regards d'enfants sur la guerre 39/45 »

2^{ème} Prix catégorie individuelle « Couleur réglisse » collège Les Gondoliers de La Roche sur Yon

Le rationnement était si maigre que la faim me tenaillait sans cesse. Il fallait faire la queue des heures durant pour en bout de compte n'obtenir que peu de pain et de matières grasses. Je pensais que notre supplice ne pouvait être plus cruel. J'avais tort.

Quatre années passèrent ainsi, les hivers plus rudes et les étés aussi étouffants les uns que les autres. Un matin, un des plus hauts gradés allemands fit une annonce à la population ; chaque personne 'juive' devait se présenter au Kommandantur afin de se voir enregistrer dans une base de donnée spécifique. Aussi, l'homme insista d'une intonation grave que chaque 'juif' se verrait obligé de coudre sur ses vêtements une petite insigne, une étoile jaune. Au début, je ne voyais pas le problème de cette annonce, et c'est pourquoi je demandai à ma mère de me broder cette petite forme sur ma chemise et mon blouson. Je paradais en ville, moi jeune garçon naïf et vaniteux, cherchant à me vanter le dessin de cette étoile dorée à qui voulait m'entendre. Lors d'une de mes escapades, je marchais d'un pas conquérant lorsque je croisai mon amie Louissette, qui me sauta dans les bras aussitôt.

J'éprouvais depuis toujours des sentiments très forts à son égard, elle me charmait de par ses yeux noirs pétillant et son sourire innocent. Lors de notre embrassade, ses cheveux couleur réglisse parfumées d'une pointe d'orange fouettèrent mon visage avec une douceur renversante et nous tombèrent lourdement au sol, notre arrière-train heurtant les pierres avec force. Mais aussitôt à terre, mon amie se releva d'un bond avec vivacité et me tira par le bras pour m'aider à me remettre sur pieds. Nous discutâmes quelques minutes, puis nous nous séparâmes chacun de notre côté. Ce qu'elle m'avait révélé était incroyable ; pour pouvoir coudre le petit insigne doré sur nos habits, les parents devaient donner un ticket de rationnement textile ! Déjà que les tickets se faisaient peu nombreux, ils exagéraient vraiment, et malgré mon âge, je savais que cela était démentiel. Tant de nos voisins étaient morts dans la misère et le dénuement, trop de connaissances s'éteignaient dans leur appartement devenu miteux et insalubre depuis le début de la guerre. C'en était trop, je ne pensais plus qu'au jour où, enfin, notre beau pays recouvrerait sa liberté.

Depuis ma discussion avec Louissette, je ne marchais plus fier comme un paon mais plutôt lentement, me laissant porter par mes jambes dans les rues de la ville. Je rentrai chez moi peu avant l'heure du couvre-feu, après des heures de réflexion profonde – enfin, celle accordée à un adolescent de quinze ans. Je méditai sur notre situation actuelle, et vint à la conclusion que je ne pouvais prévoir la fin de notre tourment. Quel élément déclencheur pouvait faire chuter toute cette organisation allemande ? Je partis me coucher de bonne heure, après avoir senti le doux baiser de ma mère sur mon front, ainsi que ses pleurs qu'elle tentait de dissimuler de sa main plaquée sur sa bouche. voix grave et calme. Cette nuit-là, je dormis profondément, fait exceptionnel puisque d'habitude j'écoutais mère pleurer

jusqu'au lever du jour, l'oreille collée contre le mur à demi moisi de ma chambre. Sur les coups de cinq heures, je fus réveillé par un fracas assourdissant qui me tira sèchement de mon sommeil. Des pas accompagnés de cliquetis se firent de suite entendre dans les pièces de notre maison. Mes parents et moi sortîmes en trombe dans le couloir alors que des géants casqués, mitraillettes à la main, nous attendaient devant notre porte. Maman hurla et Papa jura tant qu'il put alors que ces colosses s'emparaient de nous pour nous traîner hors de la maison. Je n'opposai pour ma part aucune résistance, trop choqué et ahuri. Nous n'étions pas les seuls à être tirés de chez nous de si bon matin. Certains de nos voisins, eux aussi, furent maîtrisés par des hommes en même uniforme que ces Allemands. Les "opérations" se déroulèrent en silence, en partie car ces derniers pointaient sur la tête de chacun leur arme à feu. Des enfants en bas âge trottaient derrière leurs parents, sans comprendre la situation. Les vieillards sortirent à leur rythme des immeubles, canne à la main, sous l'œil pourtant attentif des soldats, qui, d'après leur regard, n'éprouvaient rien d'autre que de l'impatience. Ils nous conduisirent ainsi dans une petite salle à deux pas de la gare. Nous n'étions pas les premiers à y rentrer ; une dizaine de personnes étaient à l'intérieur, allongées sur de la paille comme de vulgaires bêtes. Tous portaient la petite étoile d'or sur leur vêtement, comme moi. Je reconnaissais ces gens ; je vis Louissette ainsi que ses parents, ses trois sœurs, et puis nos voisins âgés avec leurs deux enfants. Le jour venait de se lever, le soleil illuminait déjà la petite pièce froide et crasseuse dans laquelle nous nous trouvions et d'autres gens arrêtés venaient nous rejoindre. Personne n'osait parler, la surprise et le désarroi nous coupaient le souffle. Nous passâmes la journée entière à attendre on-ne-savait-quoi, notre libération peut-être. Je lançais quelques fois des regards à mon père, qui lui aussi restait incrédule. Certaines connaissances venaient nous visiter, dont quelques uns de mes camarades, qui nous apportaient de petits gâteaux afin de calmer notre faim, car aucun repas ne nous était servi. La journée passa ainsi, froide et silencieuse, malgré le nombre élevé de personnes se trouvant avec mes parents et moi dans la minuscule salle sombre et humide.

Ce fut bientôt la nuit. Tout était calme, aucun son ne se faisait entendre, que ce soit dehors ou à l'intérieur. Soudain, un grand brouhaha nous surpris. En tendant l'oreille et en collant notre œil contre la serrure, on pouvait percevoir une foule de soldats allemands s'agitant autour d'un train qui venait d'arriver. Les bruits de pas se multipliaient, le sifflet du chef de gare résonnait sèchement. Dans la petite pièce où nous étions captifs, les vieilles femmes, les bambins et les adolescents turbulents s'agglutinaient vers les murs pour mieux écouter les bruits extérieurs, tous réveillés par le sifflement de la locomotive. Au même instant, la porte s'ouvrit et nous fûmes tous traînés dans les wagons. Les hommes les plus

costauds essayaient de résister, mais en voyant les mitraillettes pointées sur leur front, ils se ravisèrent bien vite. Une centaine de personnes se dispersa dans les deux voitures, toutes aussi étroites que l'était notre ancienne prison. Mais dans notre nouvelle cellule résidait un air chaud suffoquant, ainsi qu'une odeur de moisi et de renfermé. Mes parents et moi nous mîmes dans un coin, accroupis afin de respirer le peu d'air frais piégé au sol. Nous ne savions pas où nous allions, seulement que le voyage allait s'avérer long et tortueux. Au bout de quelques dizaines de minutes de trajet, une jeune femme en pleurs prise d'une folie brutale se mit à cogner terriblement des poings les parois du wagon, en criant d'incompréhensibles paroles en boucle. Il fallut trois hommes pour la maîtriser, tant elle hurlait et luttait. Puis, elle se calma et se mit à l'écart – si l'on peut dire ça, car il n'y avait pas un seul centimètre carré qui ne fut point occupé par l'un d'entre nous à ce moment. Ma mère s'approcha d'elle, lui prit la main et lui demanda la cause de son malheur. Sans protester, la belle jeune fille lui répondit que nous nous dirigions vers un lieu d'où on ne revient jamais...un endroit qui sera notre tombeau. Elle ajouta qu'elle savait de quoi elle parlait, car la veille elle reçut une lettre de son frère Claude, lui apprenant que les Allemands arrêtaient les 'juifs' pour les emmener dans des lieux tenus secrets, et que les seules nouvelles rapportées venaient de curieux ayant approchés ces 'camps de la mort'. On disait que ces gens revenaient blêmes de leur voyage, avec, disait-on, encore les cris déchirants de femmes émanant des bâtiments à l'esprit. On les tuait parce qu'ils étaient juifs. Juste parce qu'il étaient juifs.

Maman et les autres eurent un sursaut. À la manière d'un automate elle se tourna vers moi, me serra dans ses bras. Je sentis ses larmes couler lentement sur ma nuque. Elle caressa mes cheveux tendrement, s'essaya à un sourire, et nous retournâmes dans un coin du wagon avec mon père qui l'enlaça. Peu à peu, tout le monde fit pareil, les familles s'asseyaient en silence pour s'étreindre avec amour, les amoureux s'embrassaient doucement pour les dernières fois. Nous savions que c'était sans doute la fin, et pourtant, personne ne disait mot. La moitié d'entre nous périt pendant le voyage. À notre arrivée au camp, mes parents et moi furent, fort heureusement, jugés aptes à travailler. Malgré mon bonheur d'être sauvé, ce que je vis là-bas dépassa l'imaginable par le commun des mortels. Les atrocités commises entre ces murs furent indescriptibles.

En 1944, je fus libéré, ainsi que mes parents, et nous rentrâmes chez nous.

Cependant, ma joie se volatilisa quelques jours après mon retour ; dès qu'elle fut arrivée au camp, Louissette ne fut pas épargnée. À l'annonce de ce drame, je fus pétrifié ; ma tendre et douce amie, disparue à tout jamais, était-ce réellement possible ? Ma peine insurmontable me rongea à chaque seconde pendant longtemps, me rappelant sans cesse que depuis mon

enfance, je comptais lui demander sa main un jour.